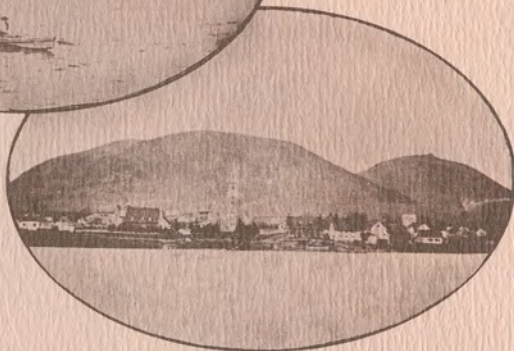


LES

CAHIERS d'HISTOIRE

de la



Société d'histoire

de

Belœil-Mont-Saint-Hilaire

Cahier n° 8

Juin 1982

Société d'Histoire de Beloeil - Mont-St-Hilaire

Casier postal 12, Beloeil, J3G 4S8

Bureau de direction

Président:	Michel Clerk
Vice-président:	Armand Cardinal
Secrétaire:	Pierre Gadbois
Trésorière:	Georgette C. Gélinas
Directeurs:	Jean-Guy Daigle Pierre Lambert

La société publie des textes d'intérêt local et régional (vallée du Richelieu) traitant d'histoire, de généalogie et de sujets connexes. Les manuscrits, dactylographiés à double interligne et remis en double exemplaire, sont soumis au comité de rédaction qui les accepte, les rejette ou propose des modifications. Les auteurs sont priés de consulter un numéro des Cahiers pour connaître la façon de disposer leur texte.

Les Cahiers paraissent en février, juin et octobre. L'abonnement postal aux numéros 7, 8 et 9 est de \$12.00. Les numéros 1 et 2 sont épuisés. Les numéros 3 à 7 sont disponibles à \$3.50 chacun, poste payée. Commandez vos Cahiers au responsable des Cahiers d'histoire, C.P. 12, Beloeil, J3G 4S8.

Comité de rédaction

Armand Cardinal	Louis Handfield
Jean-Guy Daigle	Pierre Lambert

Maquette de la page couverture: Michel Clerk

Photos: *Le vieux village de Saint-Hilaire-sur-Richelieu en 1860*
Photo: Archives publiques du Canada. Collection J.A. Cardinal
L'église et le vieux moulin de Beloeil en 1910
Photo: L.P. Martin. Collection Michel Clerk.

© Société d'Histoire de Beloeil - Mont-St-Hilaire 1982
Tous droits de reproduction réservés.

Photocomposition et impression: Studiographe Inc., St-Mathieu-de-Beloeil.

Dépôt légal: deuxième trimestre 1982, Bibliothèque national du Québec.

ISSN 0225-5359

Les Cahiers d'Histoire

de la

Société d'Histoire de Beloeil - Mont-Saint-Hilaire

No. 8

Juin 1982

SOMMAIRE

	Page
Origine de la pomiculture à Saint-Hilaire <i>par Armand Cardinal</i>	3
Saint-Marc-sur-Richelieu <i>par Adrien Berthiaume</i>	23
Joseph Hertel, premier seigneur de Beloeil (<i>fin</i>) <i>par Pierre Lambert</i>	27

Origine de la pomiculture à Saint-Hilaire

ARMAND CARDINAL

L'auteur a vécu avec les pomiculteurs du mont Saint-Hilaire dans une famille spécialisée dans la culture des pommes. Agronome, il a été professionnellement impliqué dans cette industrie et il s'est intéressé à tous les aspects de la question. C'est un peu par déformation professionnelle que sa passion pour la petite histoire l'a conduit à cette recherche. Ce texte a déjà été présenté en conférence aux membres de la Société d'Histoire de Beloeil - Mont-Saint-Hilaire dont il est le vice-président.

L'agriculture dans la vallée du Richelieu

Il fut un temps en Nouvelle-France où l'agriculture n'était qu'un dérivatif par lequel le colon pouvait, avec beaucoup de persévérance s'offrir une production végétale en plus du produit de la chasse et de la pêche qui assurait sa survie.

Pendant que la forêt cédait sous la hache et que le colon sérieux s'enhardissait à vouloir tirer du sol les denrées végétales essentielles, la culture du blé et du pois devint son premier souci. À mesure que les forts s'élevaient à l'écart de Ville-Marie, on s'attaquait au sol qui s'offrait à portée du fusil. La sécurité qu'offraient les forts du Richelieu contre les Iroquois marqua les débuts de la colonisation de la vallée du Richelieu qui allait devenir le jardin de la province de Québec. L'ingénieur militaire français Franquet, au cours de ses voyages en Amérique, affirme en 1751 que "...le terrien du Richelieu est réputé l'un des meilleurs du Canada pour la production des grains de toutes espèces..."¹. Dès 1775, le blé du district du Richelieu descendait déjà la rivière sur de petits vaisseaux en partance pour l'Europe.

La seigneurie de Rouville, qui comprenait les deux paroisses de Saint-Hilaire et Saint-Jean-Baptiste, s'étendait au coeur de cette vallée. En 1815, le géographe Joseph Bouchette nous donne une idée des possibilités agricoles dans la seigneurie de Rouville: "Le terrain y est d'une si bonne qualité que la presque totalité de la seigneurie est dans un état très avancé d'amélioration, particulièrement pour la culture du blé"².

En 1800, la moitié des terres concédées étaient en culture, mais en 1825 on compte 173 terres et 40 emplacements concédés dont 200 sont habités et ont une population de 1200 âmes. Fait à signaler, en 1832, la paroisse de Saint-Jean-Baptiste est plus peuplée que celle de Saint-Hilaire.

Au début du siècle dernier, alors que M. de Rouville vient s'établir définitivement à Saint-Hilaire, la production du grain était la plus rémunératrice. Les livres de comptes de la seigneurie démontrent que les censitaires apportent du blé et des pois en redevances à partir de 1821. Il s'agissait, bien sûr, des pois à faire la soupe, qui sont à l'origine de l'appellation populaire "Pea soup" à laquelle les anglophones se plaisaient à faire malicieusement allusion. Le blé d'Inde apparut en 1828, puis l'orge en 1829 et le sarrazin en 1834. L'avoine ne fut apportée aux moulins de Saint-Hilaire qu'en 1844.

Les cultures les plus diversifiées font bientôt leur apparition. Quelques parties de la seigneurie sont favorables à la culture du chanvre (canabis), on s'y adonne en 1832; le bétail est de croisement canadien et l'agriculture se pratique aussi bien avec le boeuf qu'avec le cheval. On peut voir de nombreux pommiers poussant admirablement bien à l'état sauvage et des vignes portant de si beaux fruits que la tradition leur a donné le nom de raisins de Saint-Hilaire.

Les débuts de la pomiculture en Nouvelle-France

Le pommier sauvage poussait naturellement bien au pays bien avant l'arrivée de Jacques Cartier. Les découvreurs, puis les pionniers se sont empressés de lui donner une place d'honneur autour de la maison. Dès 1608, Monsieur de Monts³ avait fait parvenir à Louis Hébert quelques arbres de la Normandie. À chaque voyage, de nouvelles expéditions venaient augmenter le nombre de ces arbres⁴. Les nouveaux colons français ne manquaient pas d'apporter avec eux un peu de leur pays d'origine⁵.

Ce fut le début de la multiplication de nos premières variétés commerciales. L'intendant Talon s'intéresse tôt à cette culture et dès son arrivée il fit diriger "scientifiquement" des travaux de plantation.

Au cours de ses voyages en Amérique, Pehr Kalm écrivait en 1749 que certaines espèces d'arbres fruitiers réussissaient bien près de Montréal: "...J'ai eu l'occasion de voir de très belles variétés de poires et de pommes. Il arrive quelquefois que la gelée les détruit"⁶. Et plus loin, il s'est extasié devant les pommes canadiennes qu'il a qualifié d'admirables, surtout les Rainettes, les Calvilles et les pommes d'Apis. Gérard Filteau, dans *Naissance d'une Nation*⁴ écrit: "Les arbres fruitiers cultivés dans nos vergers sont importés; ce sont le pommier et le prunier, mais les rigueurs de la saison et le manque de soins les firent dépérir. Les Jésuites en sauvèrent de la mort en les greffant sur des sauvageons. Plusieurs Canadiens ont planté de véritables vergers, souvent très considérables, tels les Sulpiciens en 1660, les Jésuites, les barons de Longueuil (sur l'île Sainte-Hélène)...". M. Filteau semble avoir ignoré les arbres de semis qui firent les beaux jours de la Nouvelle-France.

Montréal fut longtemps le centre de la pomiculture au pays. Les collines du mont Royal étaient à une certaine époque recouvertes de vergers productifs. Devant l'urbanisation rapide du grand Montréal on a bientôt cherché, dans un dernier effort pour conserver la pomme Fameuse, à la mettre à l'abri dans un endroit propice. C'est alors que les sols à vergers des Montérégiennes furent ouverts à la pomiculture. Le pommier est de culture capricieuse et semble se plaire mieux dans les sites enchanteurs; ainsi, dit-on dans le langage des fleurs que la fleur du pommier signifie "préférence".

La formation géologique des Montérégiennes

La découverte des sols graveleux des Montérégiennes fut le départ d'une prolifération de vergers commerciaux. Les sols de ces collines appelés "Terrasses Champlain" ont été formés il y a des milliers d'années par le retrait de la mer de Champlain qui recouvrait cette partie du pays. Les sommets des Montérégiennes formaient sur cette mer un gué plus ou moins droit qui semblait permettre la traversée d'est en ouest à pas de géant.

Des pommiers aborigènes friands de ce genre de sol profond et bien égoutté s'étaient déjà groupés aux flancs du mont Saint-Hilaire et ces populations importantes ont vite attiré l'attention des colons canadiens.

Les débuts de la pomiculture à Saint-Hilaire

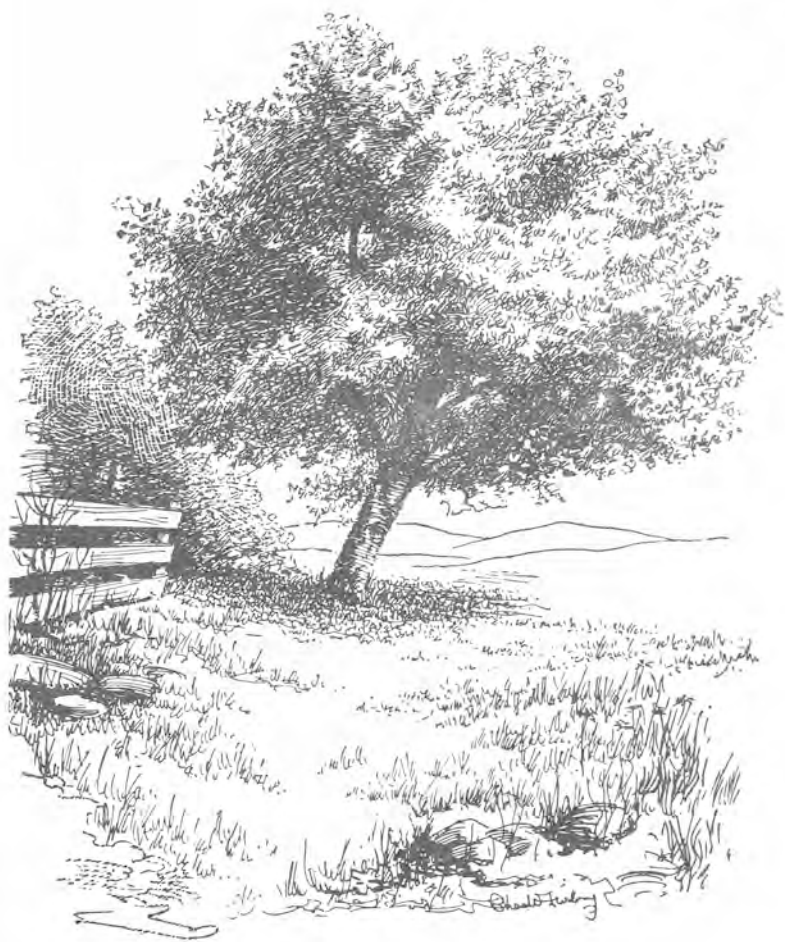
La pomiculture débuta à Saint-Hilaire avec l'arrivée des premiers colons à la montagne. Ce n'est que 200 ans après la découverte du Canada, le 2 mars 1731, que le premier colon s'établit à Rouville selon les documents sur la seigneurie. Il y eut probablement d'autres habitants avant cette date, mais les titres sont introuvables.

Tout le premier rang était concédé le long du Richelieu, quand, à la montagne, un dénommé Vinet dit L'Allemand, de Beloeil, s'y établit le 17 mars 1781, au coeur de la région fruitière que l'on connaît, sur une terre de 3 x 30 arpents. Rien de plus ne nous est connu.

Les colons hilairemontais ont connaissance de l'existence du pommier dès le début de la paroisse en 1795. En 1792, sept terres étaient concédées à la montagne et les pommiers et les vignes y croissaient admirablement bien à l'état sauvage. La production de ces pommiers était bien plus un facteur de survivance qu'un article de commerce, mais la qualité de ces pommes aurait suffi à stimuler l'intérêt des premiers colons.

La nature sauvage des arbres fruitiers produits par semis donnait une grande diversité de variétés. Une sélection s'avérait indispensable. De nouvelles variétés apportées de France prennent graduellement la place des pommiers sauvages. Vers 1800, quelques emplacements "complantés" d'arbres fruitiers sont déjà rentables, et on différencie le propriétaire de verger du cultivateur. On commence vers 1810 à importer des États-Unis des arbres greffés, mais la greffe sur racine n'est pratiquée d'une façon générale qu'à partir de 1823 et l'écussonnage n'est révélé au producteur canadien qu'en 1846⁷. Plus tard, vers 1850, les anciens ont planté des arbres importés de France, surtout des pommiers, mais aussi des poiriers, des pruniers, des cerisiers et autres petits arbres à fruits. Le poirier n'a pas bien réussi à Saint-Hilaire à cause de la rigueur du climat. Les pruniers n'ont pas donné le profit attendu et les cerisiers diminuent en nombre, mais les vergers envahissent peu à peu les coteaux à sols profonds qui entourent la montagne.

À Saint-Hilaire, ces nouvelles techniques de propagation sont sûrement anciennes mais nous nous efforcerons de



Il y avait plus d'arbres de semis que d'arbres greffés.

suppléer au manque d'information par quelques hypothèses basées sur des faits historiques.

Un de nos pomiculteurs de Saint-Hilaire, Massa B. Southwick, dans un témoignage à la Société de Pomologie en 1876, s'exprime ainsi: "Lorsque je suis arrivé à Saint-Hilaire en 1822, il y avait déjà plusieurs vergers en rapport depuis quelques années. Les plus vieux vergers consistaient en vergers sauvages. Parmi les plus vieux vergers, un seul provenait de greffes, principalement de Fameuses, mais il y avait au travers les variétés suivantes: Bourassa, Pommes grises, Calville blanches d'été, Râles et autres, mais pas aussi profitables que les Fameuses. Le premier verger de pommiers greffés fut établi ici par un nommé Finley de Lachine"⁷.

Voilà un renseignement qui nous permet de situer d'une façon sérieuse les débuts de cette culture à Saint-Hilaire. Nous pouvons affirmer sans risque d'erreur qu'il y avait déjà ici des vergers au début du XIXe siècle. D'après le terrier seigneurial, le verger de François Leduc existait en 1819⁸.

En 1826, les habitants du rang des Étangs se plaignaient de l'éloignement de leur église et demandèrent à l'évêque de construire la future église plus près d'eux, puisqu'ils ne pouvaient se réclamer de celle de Saint-Jean-Baptiste qui se trouvait à quelques arpents de là. Voici un passage savoureux extrait de cette requête: "...il leur serait bien difficile d'envoyer leurs enfants au cathéchisme en cette paroisse vu la longueur du chemin de la montagne, sans maison, et vu la hauteur énorme où il est établi, et où il y a des maisons et des vergers, ces enfants seraient tentés de voler des pommes"⁹.

La dîme de pommes

Pour subvenir aux besoins du curé, on avait institué la dîme qui se payait généralement en nature et le plus souvent en grains, soit le 27e minot. Les curés n'avaient pas d'exigences démesurées et se contentaient de peu. La dîme, année commune, à Saint-Hilaire était de 200 à 250 minots de blé quand elle aurait dû être de 400 minots.

À l'époque critique de la construction de l'église, les anciens ont souvent eu à traiter du sujet alors si brûlant de la dîme de pommes. Il y eut beaucoup de discussions et de correspondance entre Mgr. Lartigue et M. de Rouville.



Quelques emplacements complantés d'arbres fruitiers sont déjà rentables.



Les pionniers se sont empressés de lui donner une place d'honneur autour de la maison.